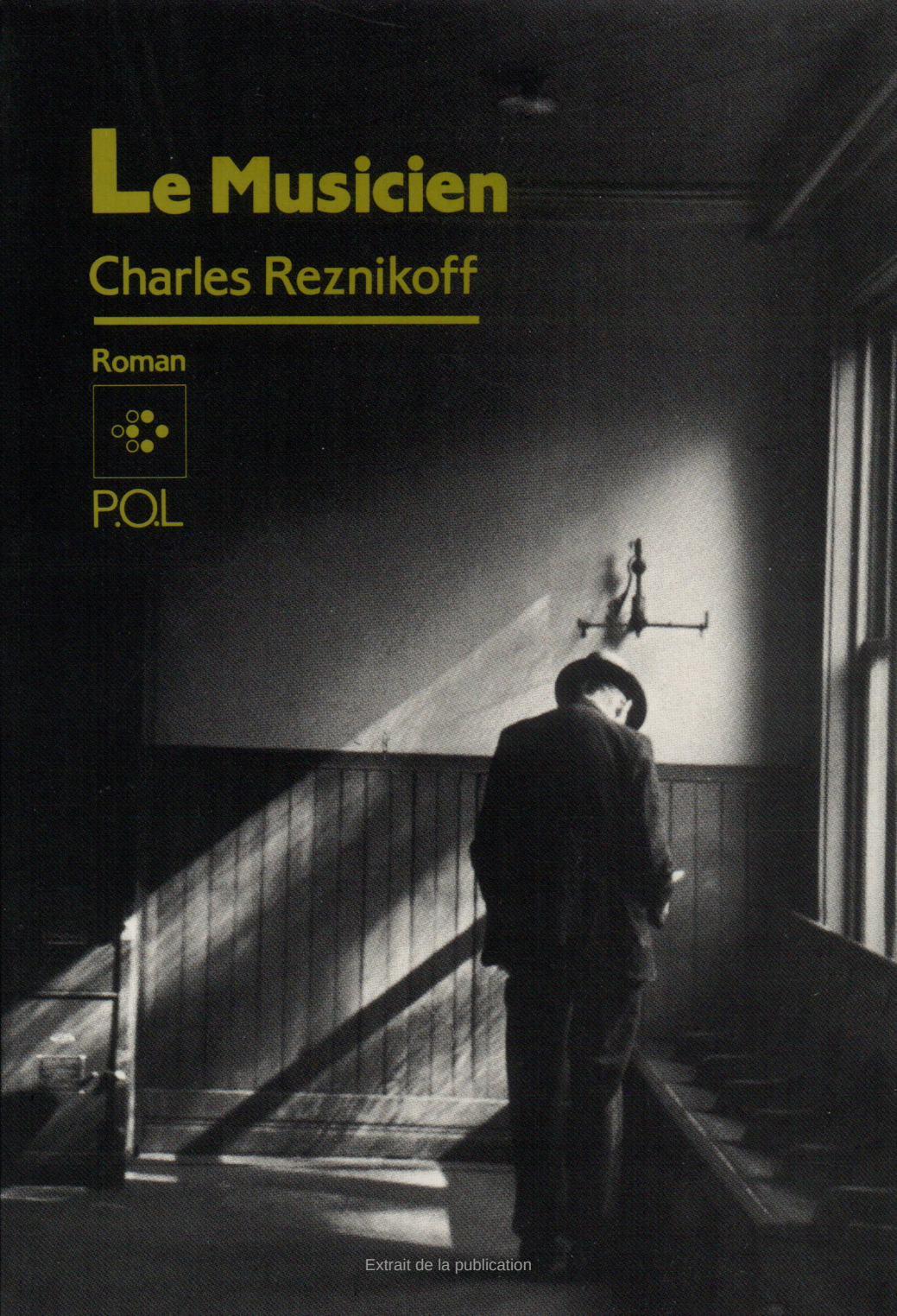
Le Musicien

Charles Reznikoff

Roman

P.O.L



Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Le Musicien

Extrait de la publication

Charles Reznikoff

Le Musicien

Roman

traduit de l'américain par
Emmanuel Hocquard et Claude Richard

P.O.L

Extrait de la publication

titre original
The Manner Music
Black Sparrow Press, Santa Barbara, 1977

© Marie Syrkin Reznikoff, 1977
© Éditions P.O.L, 1986, pour la traduction française
ISBN : 2-86744062-9

« A damsel with a dulcimer »

Samuel Taylor Coleridge
Kubla Khan

Extrait de la publication

Extrait de la publication

1

Jude Dalsimer était peut-être un grand musicien. Je ne saurais dire parce qu'en musique, je ne connais pas grand-chose. Je connais les grands noms, bien sûr, ceux que tout le monde connaît, ceux dont tout le monde écoute la musique avec respect et parfois avec plaisir. Mais la musique de Jude Dalsimer me déroutait, tout simplement.

C'était il y a environ cinq ans, au début des années trente ; j'entrais dans une des gares de Chicago. C'était la fin d'une bonne journée, d'une très bonne journée. J'avais fait affaire avec deux des meilleurs revendeurs de la ville et avec tous les grands magasins de State Street, sauf un. Chicago, c'est ça. Si vous êtes en veine, tout le monde achète et vous faites des affaires miraculeuses ; d'autres fois, impossible de placer la moindre commande. Je me sentais de si belle humeur que je me surpris à donner au chasseur et au porteur des pourboires de vingt-cinq cents au lieu de dix. Et puis je souriais à tout le monde. Sur le trottoir, les voyageurs attendaient les voitures Parmelee qui les emmèneraient

vers les autres gares et, dans la foule, j'aperçus Jude Dalsimer.

Nous avions été des amis, de vraiment bons amis ; mais là, nous ne nous étions pas revus — sauf une fois — depuis une vingtaine d'années. J'aurais pu aller prendre mon train sans m'arrêter mais j'avais du temps devant moi. En outre, je me sentais si guilleret que je ne pouvais vraiment pas croiser une vieille connaissance sans lui adresser la parole — et, de plus, à mille miles de chez moi. Surtout qu'il s'agissait d'un ami de longue date. Alors je me suis faufilé dans la foule et j'ai posé la main sur son bras. Il s'est retourné brusquement et m'a regardé sans la moindre trace d'amitié.

« Salut », dis-je. Et le voilà qui sourit. « Que fais-tu à Chicago ? » je lui demande, d'un ton aussi dégagé que possible. Comme si nous nous étions rencontrés la veille dans la Cinquième Avenue devant la bibliothèque municipale.

« Mais toi, que fais-tu là ? » me demanda-t-il.

« V.R.P. Ça fait partie de mon secteur. Et toi ? »

« Je pars pour Hollywood. J'ai obtenu un boulot comme assistant de Paul Pasha, le producteur. » J'ai dû ouvrir de grands yeux parce qu'il a souri, puis il a ajouté timidement : « Je ne suis pas producteur associé. Rien qu'aide scénariste. Pas très important. » Malgré cette modestie, il était clair que ça lui brûlait la langue.

« Mais je croyais que tu étais musicien », dis-je.

« Ça, il y a longtemps que c'est fini », répondit-il avec une certaine brusquerie tandis que son visage s'assombrissait. Il fit un grand geste circulaire avec le bras comme s'il essayait de chasser toute idée de musique, non seulement de notre conversation mais aussi de son esprit. Et soudain, il contre-attaqua : « Qu'écris-tu ces temps-ci ? »

Il se rappelait donc, pensai-je, qu'il m'arrivait d'écrire des vers, à l'époque, quand j'avais seize ou dix-sept ans.

Extrait de la publication

« J'écris des bons de commandes », répliquai-je avec mon plus beau sourire.

Il sourit à son tour. « Allez, au revoir », dit-il sans la moindre chaleur dans la voix. Il se retourna et emboîta le pas aux gens pressés de s'installer dans les voitures qui les emmèneraient à l'autre gare. Il ne m'avait pas tendu la main.

Dans le train qui me ramenait vers l'est, je jetai un coup d'œil sur les journaux de Chicago. Pour tout lecteur du *New York Times*, c'était de la petite bière. Et puis, comme je n'avais rien de mieux à faire dans ce train qui roulait d'un bord sur l'autre, je ruminai notre rencontre. Je repensai à notre amitié qui, comme les insignes de nos grades universitaires oubliés dans quelque tiroir, s'était depuis longtemps ternie.

Jude était plus âgé que moi et, à cette époque-là, il en savait plus long que moi. D'abord, il jouait du piano. Il en tirait une certaine satisfaction, sans doute. Je n'essayais pas de porter un jugement sur son jeu car je ne connaissais rien en musique. A vrai dire, je n'étais même pas capable de retenir un air que j'avais entendu une douzaine de fois.

Ses parents étaient pauvres et vivaient dans une maison délabrée. De l'arrière de l'appartement crasseux, j'apercevais les cours intérieures aux pavés inégaux, les nombreuses fenêtres des immeubles de location et le linge éternellement étendu à sécher. Par moments, sa mère, ou sa marâtre — je ne l'ai jamais vue manifester le moindre intérêt pour Jude — une femme lourde au visage triste, sortait d'une chambre sombre sans porte ni fenêtre, isolée par un simple rideau, pour nous observer. Et elle repartait sans mot dire. Il m'arrivait aussi d'apercevoir son père. Un homme épais, pauvrement vêtu, qui adressait quelques mots brefs à sa femme mais jamais à son fils, en ma présence du moins. Je soup-

Extrait de la publication

çonnais qu'il était marchand des quatre saisons ou qu'il exerçait un petit métier, colporteur par exemple, que son fils, bien qu'il sourît en évoquant le travail de son père, s'évertuait à cacher.

Pendant ce voyage en train, me revint en mémoire, avec une netteté particulière, un certain samedi où nous étions allés acheter ensemble des livres d'occasion. C'était Jude qui me montrait où les trouver. Nous ne regardions même pas les livres à vingt-cinq cents et plus — car nous avions rarement plus de cinq ou dix cents à dépenser — mais nous nous débrouillions toujours pour acheter de nombreux livres poussiéreux et puants. Nous manipulions des volumes et des volumes de sermons et des volumes et des volumes de poésie que nous examinions, l'un après l'autre, avec la plus grande patience. Car Jude me disait que parmi les sermons, j'aurais peut-être la chance de trouver ceux de Latimer ou de Donne — bien que cela ne soit jamais arrivé — et nous nous plongions dans tous les recueils de poèmes : nous savions en effet que c'était dans un fatras de ce genre que Rossetti et Swinburne avaient déniché les *Rubaiyat.*

Ce samedi-là fut une bonne journée. Jude avait trouvé un exemplaire de *l'Anthologie grecque* — dans le texte. Il était l'un des rares à avoir étudié le grec à l'école et il était capable de le lire. Moi, j'avais trouvé tous les poètes anglais, de Ben Jonson à Beattie, en un seul volume. Ce livre avait jadis été relié en maroquin marron mais il ne restait qu'une moitié de la reliure et les pages étaient tachetées de jaune. Pourtant les petits caractères étaient lisibles et, à en croire l'introduction, tous les poètes anglais de l'École classique étaient représentés ; peu de poèmes — quel qu'en fût le nombre des chants — avaient été exclus et pas un vers qui fût « digne du regard de l'enfance » ne manquait. C'était cela sans doute,

Extrait de la publication

plus encore que la reliure endommagée et les pages tachées de moisissure, qui l'avait fait reléguer parmi les sermons et les brochures religieuses. Ce fut mon jour de chance car, au nez et à la barbe d'un Jude jaloux qui m'avait appris à admirer les ombres et les finesses du trait chez Sartain, j'avais également découvert un ouvrage contenant vingt de ses gravures. (Je crains bien, pourtant, d'avoir prêté aux enthousiasmes de Jude la même oreille qu'à sa musique — polie mais, au fond, insensible.)

Je me rappelai aussi notre lent retour avec nos acquisitions, depuis les étals des libraires jusqu'à la maison de Jude, près du fleuve. A un certain moment, un navire glissa paisiblement vers la haute mer, coque cachée mais mâts et voiles visibles au-dessus des caniveaux, à chaque croisement.

Jude insista pour que je reste dîner et nous prîmes notre repas dans la grande cuisine. Il mit le couvert et fit réchauffer le café. Nous n'avions en guise de dîner qu'un petit pain et du café. Le café, pour lequel j'avais peu de goût, contenait surtout de la chicorée et du lait chaud mais le petit pain était frais et le beurre fondait délicieusement.

Plus tard, assis tous deux près d'une fenêtre ouverte, nous scrutions les éclats du monde — car il faisait encore jour — et décidâmes d'écrire des sonnets sur un thème convenu. Nous savions que Keats et Leigh Hunt avaient fait ça. Je priai Jude de choisir le thème car l'épreuve allait décider de mon habileté à écrire des vers. Il eut achevé bien avant moi. Le crépuscule était venu mais il faisait encore assez jour pour lire à haute voix ce que nous avions écrit. Le sonnet de Jude était sans doute fantastique — des tours et des détours de la pensée en parfait équilibre sur le rigoureux schéma des rimes. Pourtant son sonnet ne m'impres-

sionna guère ; mais Jude dit qu'il aimait le mien et, pour tout dire, moi aussi je l'aimais beaucoup.

Nous nous vîmes de moins en moins au fil des ans : nous devînmes des hommes occupés à des travaux sérieux et déplaisants qui nous faisaient vivre. Et puis un soir, après de longues années sans avoir revu Jude, je me trouvai dans une station de métro à la périphérie de la ville, là où les rames circulent à ciel ouvert, dans un quartier où je me rendais rarement. C'était tard le soir et le train se faisait attendre. Le grand air froid était plus agréable que l'air froid confiné de la salle d'attente et je faisais les cent pas, écoutant crisser sous mes semelles la neige fraîchement tombée. Il y en avait un bon pouce sur l'étroite plate-forme de bois qui prolongeait le quai en ciment.

A l'extrémité de la station, près des grilles, j'aperçus Jude sous une lumière vive : haute taille mais corps relâché et se voûtant quelque peu, petite tête dont chaque trait, à l'exception des grands yeux verts, était fin et délicat, cheveux blonds — si rares chez les Juifs. Il y avait avec lui une jolie femme brune. Ils se parlaient familièrement mais sans marquer d'intérêt véritable pour ce que l'un et l'autre disait et entendait. Comme se parleraient entre eux mari et femme. Un bref instant Jude porta son regard sur moi puis détourna les yeux. Il m'avait reconnu, bien sûr, comme je l'avais moi-même reconnu. Je revins lentement sur mes pas et restai à quelque distance, en attendant le train.

Mais cette fois-ci, ç'avait été différent, bien entendu. Il était seul et j'avais été heureux de l'avoir salué.

2

Après ma rencontre avec Jude Dalsimer devant la gare de chemin de fer à Chicago, trois années pleines passèrent avant que je le revoie. Et, bien que je l'eusse rencontré par hasard, j'étais résolu à le revoir. (Comme bien d'autres personnes de passage à Los Angeles, j'espérais non seulement rendre visite à mon ami mais aussi visiter le studio où il travaillait.)

Je venais juste de faire le grand saut depuis Omaha ou Kansas City — je ne me rappelle plus — et, pour la première fois de ma vie, je me trouvais sur la Côte Ouest. Alors que je relevais dans l'annuaire du téléphone les adresses des revendeurs et des magasins de ma liste, je pris le temps de chercher également le nom de Jude. Il ne s'y trouvait pas. Peut-être vivait-il hors de la ville, me dis-je. Ou, plus probablement, souhaitait-il ne pas figurer dans l'annuaire : il se pouvait bien qu'il fût déjà devenu aussi important que ça. Dès que j'en aurais fini avec mes affaires — s'il me restait

Extrait de la publication

du temps avant le départ du train pour San Francisco — j'appellerais le studio et le demanderais.

Dans la soirée, je pris le tramway pour Hollywood. Il faisait nuit quand la voiture s'engagea dans Hollywood Boulevard. Je descendis mais, à part les palmiers dans les rues adjacentes et dans le jardin devant l'hôtel Hollywood, le boulevard aurait pu être la rue principale de n'importe quelle ville américaine. Je n'avais guère sous les yeux qu'un certain nombre de hauts bâtiments et les habituels magasins. Je me promenai parmi la foule sur les trottoirs et ne vis rien qui justifiât le long trajet depuis Los Angeles.

Je suppose que je ressentais encore la fatigue du voyage en train et de la journée de travail. Ou, peut-être, était-ce à cause du brusque passage d'une chaude journée à une nuit fraîche. Je remarquai un modeste restaurant qui affichait des légumes et des fruits comme spécialité ; j'y entrai, en partie par curiosité, pour goûter à la nourriture et en partie pour me reposer. Assis à l'une des tables nues, j'aperçus Jude. Il ne doit pas connaître une telle réussite s'il mange ici, pensai-je aussitôt, non sans une certaine satisfaction.

On me servit ; je vis que Jude était seul. Il me salua avec chaleur. Je remarquai surtout qu'il était amaigri et que son front était haut et dégarni, peut-être parce qu'il était devenu un peu chauve. Peut-être aussi parce que, maintenant ses cheveux étaient courts et soigneusement coupés alors qu'autrefois ils étaient beaucoup trop longs. Il portait un pantalon sombre, une cravate de couleur vive et une veste à carreaux, comme bien d'autres hommes. Il me jeta un regard perçant puis, comme tout aide-scénariste qui se respecte, pensai-je, il attendit que je lui adresse la parole. Mais, après lui avoir rendu son salut avec la même chaleur, je me mis à manger et n'ajoutai rien.

Extrait de la publication

Au bout d'un moment, sans me prêter la moindre attention, pas plus d'ailleurs qu'à la salade à moitié mangée qui restait dans son assiette et à la tasse de café à moitié bue, il tira de sa poche des feuilles de papier jaune ordinaire et il se mit à griffonner des notes de musique. De temps à autre, il s'arrêtait pour fredonner ou corriger ce qu'il avait écrit, tant et si bien que le feuillet fut bientôt couvert de gribouillis.

Jude remit les feuillets dans sa poche aussi brusquement qu'il les en avait sortis. Posant son regard sur moi, il m'adressa le plus amical des sourires et dit :

« Tu vends ? »

« J'essaye », répondis-je, bien que j'eusse déjà obtenu quelques commandes fermes qui m'assuraient de la conquête du secteur. « Tu écris de la musique de films, à présent ? » demandai-je.

« Fichtre non ! Pas changé de boulot. » Il se tut une longue minute. Puis il ajouta, d'une voix lente et grave, en fronçant les sourcils comme si j'allais le contredire : « Je n'ai jamais été rien d'autre que musicien. Jamais. Rien d'autre n'a jamais eu de sens pour moi. Tout ce que j'entends, vois ou ressens n'a qu'une signification pour moi — être mis en musique. Je m'y suis remis et j'en suis très heureux. Très heureux ! »

Il n'avait pas l'air heureux. A vrai dire, quelques-uns des clients assis aux tables voisines commençaient à nous jeter des regards en dessous comme si nous étions en train de nous quereller. « J'ai le temps ici », poursuivit-il plus calmement, en remarquant les regards. « Toutes mes soirées bien à moi. Les week-ends. Ma femme n'est pas venue sur la côte avec moi. Elle a eu peur d'abandonner son poste de professeur. Et je suppose qu'elle a eu raison », ajouta-t-il lentement avant de retomber dans son silence.

Extrait de la publication

Je me demandai si je pouvais faire allusion au fait que j'aimerais bien visiter le studio mais il me parut que ce n'était pas tout à fait le bon moment.

« As-tu des projets pour ce soir? » demanda Jude. Je fis non de la tête. « Aimerais-tu entendre ce que j'ai fait? Mes toutes dernières œuvres? »

« Certainement », dis-je.

« Cela signifie qu'il te faut m'accompagner jusqu'à Santa Monica. Nous pouvons prendre un tramway au coin de la rue mais tu ne seras pas de retour avant une heure bien tardive. »

« Qu'est-ce que ça peut faire? Non seulement j'aurai écouté ta musique mais j'aurai aussi un peu vu le pays. Je ne suis jamais venu par ici, tu sais. »

Sur le chemin de Santa Monica, Jude me dit ce qu'il allait jouer pour moi. Ce n'était pas vraiment une chanson mais il l'appelait ainsi, faute de mieux; en outre, le nom n'avait pas d'importance. Le morceau devait être en partie chanté mais la voix n'était qu'un instrument parmi d'autres. Il y en aurait trois ou quatre, le piano, je crois, et une flûte. Chez lui, il n'avait que le piano, bien sûr, et cela ne pourrait me donner qu'une vague idée de ce qu'était sa composition. Mais il me dirait ce qui l'avait inspirée et cela m'aiderait peut-être à comprendre.

Un dimanche, Jude revenait de la plage. Il y avait bien une plage à Santa Monica mais il avait fait six ou sept miles le long du rivage, peut-être même dix ou douze, et avait atteint une autre plage où s'entassaient des gens de condition modeste de la ville. Devant Jude, dans le tramway, une famille de trois personnes était assise — la mère, le fils et la fille.

Extrait de la publication

Dans un entretien, Charles Reznikoff déclarait : «Je vois une chose. Elle m'émeut. Je la transcris comme je la vois. Je m'abstiens de tout commentaire. Si j'ai bien décrit l'objet, il y aura bien quelqu'un pour en être ému, mais aussi quelqu'un pour dire "Mais, Bon Dieu, qu'est-ce que c'est que ça ?" Peut-être les deux ont-ils raison.»

Telle est, très précisément, la situation que *Le Musicien* met en scène. Ils sont deux : Jude Dalsimer, pour qui sa musique est toute sa vie, pour qui tout est matière à écrire de la musique et son ami, le narrateur, que la musique de Jude n'émeut pas du tout.

Sur fond d'Amérique en crise, à l'époque de la Grande Dépression (chômage, misère, difficile intégration des immigrés, des Juifs notamment), *Le Musicien* retrace – de Hollywood, où il gagne sa vie comme aide-scénariste, à New York où il revient après avoir perdu son emploi – la vie d'un créateur voué à l'indifférence, l'incompréhension et la solitude.

Fils d'immigrants juifs venus de Russie, Charles Reznikoff (1894-1976) est né à Brooklyn. Il fut, avec Louis Zukofsky, Carl Rakosi et George Oppen, l'un des quatre grands représentants du courant objectiviste américain.
Très largement autobiographique, Le Musicien, *dont le manuscrit a été retrouvé après la mort de l'écrivain, a du être écrit au début des années cinquante.*

Traduit de l'américain par Emmanuel Hocquard et Claude Richard.

Photo de couverture :
Arthur Rothstein in "The Depression Years"
(Dover Publications, Inc., New York)

Maquette : Jean-Pierre Reissner

ISBN : 2-86744-062-9
F1 0062-86-IV

85,00 FF

Extrait de la publication

IMP. GROU-RADENEZ - PARIS 6e GRU